Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 59 (1923)

Heft: 22

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIXme ANNÉE 1er DÉCEMBRE
N° 22 1923

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : E. DUVILLARD : *Le rôle exagéré de l'école.* — MARCEL CHANTRENS : *Souvenirs d'enfance.* — *Que lire ?* — PARTIE PRATIQUE : PAUL BONARD : *Des journaux et de l'enseignement du français.* — *Une initiative intéressante.* — C. BAUDAT-PINGOUD : *Les petits de septième : La deuxième semaine d'école.* — LES LIVRES. — *Secours aux Suisses.*

LE ROLE EXAGÉRÉ DE L'ÉCOLE

« On a exagéré chez nous le rôle de l'école et on a, dans ce domaine, dépassé le but ces dernières années ; la Commission demande que tous les enseignements que l'Etat a le devoir de mettre à la disposition des intéressés soient facultatifs à partir de 14 ans révolus, et qu'ils soient supprimés ou suspendus momentanément toutes les fois qu'ils ne réunissent par un nombre suffisant d'élèves [1]. »

La crise financière provoque, à Genève, un mouvement d'opinion assez net pour qu'il soit permis d'en tenter l'analyse. Les experts chargés de trouver des remèdes à cette situation difficile ont cru justifier, par les déclarations de principe citées plus haut, leurs propositions d'économie. Nous ne pouvons laisser passer de semblables affirmations sans les soumettre à un examen critique.

Tout d'abord, ces déclarations sont vagues, maladroitement formulées et, à tout prendre, elles ne signifient pas grand'chose. C'est le reproche à adresser au rapport dans son entier. Les rédacteurs de ce travail n'ont pas sur certains des sujets qu'ils abordent de vues bien nettes ; chargés de chercher des économies, ils les trouvent. Après coup, ils s'efforcent d'en fournir une raisonnable justification. C'est la méthode par l'absurde. Nulle part comme dans les questions d'instruction ne se révèle cette insuffisance dans l'argumentation.

« On a exagéré chez nous (à Genève) le rôle de l'école. » Il y a, dans cette phrase, ou bien un aveu, non déguisé, de tendance réactionnaire dans le sens d'opposition au progrès, ou bien une preuve plus grave encore d'ignorance. Il est possible que les auteurs

[1] Rapport présenté au Conseil d'Etat par la Commission des experts en octobre 1923, page 56.

du rapport aient voulu dire que le rôle de l'école n'était pas, comme on pouvait le croire, dans un rapport direct avec les sommes dépensées pour l'instruction publique. Ce point de vue peut se soutenir. Mais alors c'est une idée bien mal exprimée. Il est permis de se demander si les auteurs ont été capables de se faire comprendre, s'il ne conviendrait pas de leur renvoyer leur travail pour traduction. Cela peut dire aussi, et cela signifie en fait : l'école ne joue pas un rôle aussi grand qu'on l'a cru dans le développement de la cité ; elle n'a pas l'importance que l'on croit dans le développement intellectuel et moral des individus. En d'autres termes, on peut s'en passer. Il vaudrait mieux, en effet, s'en passer que de revenir dans l'état présent de la vie sociale, aux écoles de jadis.

Il n'est pas indifférent de rapprocher cette opinion probable — on ne sait jamais ce que les experts veulent dire — de celle des adversaires de l'école populaire française. Les publicistes de France ont un talent qui dissipe les équivoques. Ils déclarent que l'école primaire publique contribue à la démoralisation de la jeunesse, qu'elle est pernicieuse dans ses moyens, funeste dans ses effets et qu'il convient d'en décider la prompte suppression. Je ne crois pas que ce soit l'opinion avouable des experts. Ils ont voulu dire, probablement, que l'école — et par là on entend certainement l'organisation de l'enseignement par l'Etat — ne doit pas être la préoccupation dominante des hommes de gouvernement. Cette conception, si elle était telle, entraînerait des conséquences si graves qu'il suffit de les énumérer pour faire comprendre l'absurdité de semblables idées. Ce serait la déchéance rapide du régime démocratique, qui ne peut se développer chez les peuples ignorants ; l'avènement d'une aristocratie d'argent préoccupée de ses intérêts immédiats et même assez peu intelligente pour laisser tarir la source d'énergie d'où elle tirerait ses revenus ; la ruine de l'industrie genevoise, qui emploie moins de manœuvres que d'ouvriers qualifiés, habiles et instruits ; la ruine du commerce, car les gens incultes ont moins de besoins que les autres.

Serait-ce que la commission estime que l'école s'est substituée à la famille dans l'œuvre d'éducation ? C'est un fait regrettable, mais nous n'y pouvons rien. L'école n'a pas arraché à la famille ses prérogatives ; elle en assume la responsabilité parce qu'elle ne peut faire autrement, parce que les conditions sociales et économiques sont telles que, dans les centres urbains, la vie morale de la famille est souvent compromise. Comme les enfants ne peuvent être les victimes expiatoires de ce désordre, il faut bien qu'à son

corps défendant l'école se substitue aux parents. Le peuple suisse n'a pas toujours eu la sagesse de comprendre ces vérités ; dernièrement encore il a repoussé la loi sur le monopole de l'alcool qui pouvait être d'un précieux secours dans la reconstitution du foyer. On ne peut dire qu' « on » a exagéré le rôle de l'école. Ce rôle prend de l'importance au fur et à mesure que les symptômes de décadence s'accentuent. Diminuer l'influence de l'école, c'est accélérer la dégénérescence de la race qui n'aura plus aucun moyen de résister aux poisons que la civilisation lui offre toujours plus nombreux.

On a exagéré « chez nous ». Ce « chez nous » est un aveu d'ignorance. Genève n'est pas à la tête du mouvement pédagogique en Suisse ou dans le monde ; il s'en faut de beaucoup. Il se fait, dans tous les cantons, des efforts suivis pour l'amélioration de l'enseignement. La simple lecture des journaux aurait montré aux experts que nous ne sommes pas aussi avancés que nous nous plaisons à le dire. Au delà de nos frontières, l'exemple de l'Autriche suffit à prouver que les pays appauvris par la guerre développent leur système d'éducation populaire pour réparer les désastres. La Tchéco-Slovaquie ne croit pouvoir vivre que si l'instruction publique travaille à plein rendement. La Belgique aussi se réorganise et ne pratique pas la politique au compte-goutte au chapitre de l'instruction publique. Est-ce à dire que nous sommes partisan du gaspillage ? Personne ne saurait le prétendre. Mais entre une judicieuse économie et des suppressions saugrenues, il y a un pas que les gens de bon sens se refusent à franchir. Adopter le point de vue des experts revient à tuer le malade pour lui épargner les souffrances qui précèdent la guérison. « On a exagéré le rôle de l'école », selon le rapport :

1° En augmentant dans des proportions excessives le nombre des classes. C'est partiellement vrai, mais la statistique des experts est en défaut puisqu'elle ne tient compte ni de la dissémination des élèves, ni de leur âge, ni de leurs aptitudes. Cette légèreté conduit à des propositions fantaisistes.

2° En acceptant trop d'enfants aux écoles en plein air, puisqu'on propose d'en diminuer le budget de 50 %. Comme les prédisposés à la tuberculose appartiennent en général aux milieux pauvres, cette diminution revient à une pure et simple condamnation à mort.

3° En donnant un enseignement secondaire à trop bon marché, puisqu'on a augmenté les frais d'écolage. L'instruction secondaire n'est plus, en ce cas, accessible aux gens modestes. Le privilège de l'argent reprend ses droits. »

4° En accordant aux élèves des écoles primaires genevoises la gratuité des fournitures scolaires, puisqu'on en propose la suppression. Le principe de l'obligation est ici fortement entamé. Il conviendra, si la gratuité des fournitures est supprimée, de transférer au bureau de bienfaisance la direction de l'Instruction publique.

5° En subventionnant ou en instituant des œuvres de protection de l'enfance (classes gardiennes, écoles en plein air, assurance scolaire). Il faudrait, si l'on suivait les experts sur ce terrain, augmenter le budget du Département de justice et police ; une augmentation *du nombre des jeunes délinquants* étant la conséquence inévitable de semblables mesures.

6° En permettant aux jeunes instituteurs de vivre honorablement, puisqu'on parle de diminuer l'indemnité accordée aux stagiaires. C'est chasser de l'enseignement primaire les jeunes gens peu fortunés qui ne peuvent se passer de leur traitement.

Si ces suggestions étaient prises au sérieux, on ne pourrait plus dire qu'on exagère le rôle de l'école. On ne pourrait non plus prétendre à un résultat appréciable. L'augmentation excessive des dépenses de l'Instruction publique pour être plus pertinente aurait dû être comparée à celle des administrations privées, des établissements de banque par exemple. L'on aurait vu alors que le phénomène n'est pas particulier à cette branche de l'activité nationale, mais au contraire qu'il est général. Cette prudence dans la comparaison justitife notre attitude. Nous avons le sentiment qu'on en veut à l'école et que, sous ces prétextes justifiés des économies, on cherche à arrêter le développement de l'enseignement. Cela est si vrai que MM. les experts demandent que l'obligation scolaire s'arrête à 14 ans révolus.

Nous sommes loin de l'école unique, loin de l'école active, loin des généreuses utopies des grands éducateurs. Notre congrès de 1924 prend, aujourd'hui, un caractère net de combat contre l'esprit négateur et réactionnaire que nous ne soupçonnions pas aussi vivant quand, dans notre réunion d'Yverdon, nous avons discuté des questions à mettre à l'étude. E. DUVILLARD.

PENSÉE

Si nous n'avions d'autre tâche que d'enseigner les maigres matières inscrites au programme, on ferait bien mieux de fermer l'école.

ANGELO PATRI.

SOUVENIRS D'ENFANCE

(Conférence de M. Charles Baudouin au Congrès d'éducation nouvelle de Territet.)

M. Baudouin fait sien cet aphorisme de William James : « Si la psychologie est une science, la pédagogie est un art ». Et, à son avis, tout vrai éducateur doit être un peu artiste, et qui ne l'est pas risque toujours d'être un peu profane en éducation. Le bon pédagogue ne peut donc s'en tenir aux seules données de la psychologie expérimentale, et les méthodes scientifiques doivent être soutenues par les expériences intimes de la vie intérieure. A ce titre les souvenirs d'enfance peuvent être utilisés par la science comme matière brute, la psychanalyse de ces souvenirs aidant à mieux comprendre l'évolution de l'âme humaine. Or, dans ce domaine, la mémoire des artistes est particulièrement vive et riche. Analysant donc et comparant les souvenirs d'enfance de Georges Sand, de Carl Spitteler, de Renan, de Tolstoï, de Romain Rolland et de Duhamel, M. Baudouin s'est appliqué à rechercher ce qui coïncide dans les observations intimes de ces auteurs. Voici les résultats de son étude :

Le petit enfant vit dans un perpétuel état de rêve, et la réalité s'en détache peu à peu comme d'une nébuleuse. A ce propos, les souvenirs de Spitteler sont particulièrement caractéristiques. « Les rêves de mes deux premières années, a-t-il écrit, sont ma plus belle collection d'images, mon livre de poésie le plus cher ». Car l'enfant vit dans un monde de fictions, la réalité l'étonne et son instinct de comprendre le fait parfois cruellement souffrir. Peu à peu, cependant, il prend conscience de lui-même, et dès lors il souhaite qu'on le traite en grande personne. L'enfant devient en effet très rapidement un interprète fort perspicace de notre pensée qu'il devine à la seule vue de notre mimique. Mais nous méconnaissons le plus souvent cette précoce sagacité et il en souffre plus qu'on ne croit. Car sa faculté de souffrir est d'autant plus aiguisée qu'il se sait incompris et qu'on le punit parfois pour des crimes qui n'en sont pas à ses yeux. M. Baudouin cite à ce propos l'exemple typique de ce petit garçon que son père gronde parce que, au lieu de dormir, il se raconte à lui-même une merveilleuse histoire, et qui s'étant mis ensuite à braire parce qu'il venait de s'entendre traiter d'âne et que l'image de cet animal avait éveillé en lui l'irrésistible besoin d'imiter

son cri, se voit fouetté pour tant d'irrévérence... Combien de punitions sont ainsi infligées injustement !

L'enfant éprouve un très grand besoin d'épanchement. Mais ce besoin est tenu en échec bien souvent par une intransigeante fierté. Se sentant incompris il lui arrive de se replier sur soi-même de crainte que ces marques de sensibilité ne soient prises pour des preuves d'enfantillage, ou retenu qu'il est par ce que M. Baudouin appelle très justement la pudeur de ses rêveries. C'est ainsi qu'on le voit renoncer à poser des questions parce qu'il redoute qu'on le trouve bête, ou qu'on lui donne une « réponse pour enfant » ou une réponse qui ne veut rien dire et qui l'humilie.

M. Baudouin a fait encore quelques observations ayant trait aux jeux de l'enfant. Le jeu c'est l'activité propre de l'enfant. Mais pour le bien comprendre, il faut savoir que le jeu est proche parent du rêve. Autrement dit, les jeux, ce sont des débouchés pour des rêves et des instincts en formation. L'enfant rêve tout éveillé, et s'il y prend tant d'intérêt, c'est qu'il est sujet à l'illusion qui est un des plaisirs du jeu. Ce n'en est pas là d'ailleurs le seul plaisir. Ainsi pour Duhamel « le jeu, c'est d'abord du rêve, mais qui tourne à l'action ». Pour Spitteler le plaisir du jeu est dans l'action. Pour d'autres encore «jouer, pour l'enfant, c'est rêver avec tout son corps», ou « il n'aime que ce jeu : jouer à travailler ».

Autant d'indications précieuses pour l'éducateur qui veut fonder sa didactique sur le principe des « activités spontanées » de l'enfant.

MARCEL CHANTRENS.

QUE LIRE ?

Que lire ? *Paraît tous les deux mois, sous les auspices du Département de l'Instruction publique et des cultes du Canton de Vaud. Abonnement* : 1 fr. 50. *Editeur responsable* : *G. Chevallaz, prof., avenue Bergières* 33, *Lausanne.*

Voilà une publication qui aura vite conquis sa place au soleil et qui ne tardera pas à devenir indispensable à ceux qui recourront à ses services. La compétence, le talent et la valeur de son rédacteur, M. Georges Chevallaz, professeur de français à l'Ecole normale de Lausanne, sont de nature à faire bien augurer de l'entreprise.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici la déclaration qu'a publiée le premier numéro, qui vient de sortir de presse. ALB. C.

Notre raison d'être.

Il est très difficile de se reconnaître dans la masse des livres qui paraissent ; aussi, l'un d'entre nous, appelé à en examiner de nombreux, s'est-il avisé qu'il

serait utile de renseigner le public sur leur contenu et leur destination ; le petit groupe d'éducateurs que nous sommes a donc décidé de faire paraître tous les deux mois un bulletin semblable à celui-ci.

Que lire ? publiera régulièrement un court article et trois pages de bibliographie. Nous signalerons les ouvrages intéressants pour le plus grand nombre, laissant de côté les œuvres réservées à un public restreint ; indépendants à l'égard de quiconque, nous analyserons ce qui nous plaira, sans faire de critique littéraire et sans prétendre mentionner tous les livres qui mériteraient de l'être.

Certains que notre publication est utile et vient à son heure, nous espérons que de nombreux abonnés la soutiendront et nous permettront de la développer pour le plus grand avantage de notre peuple et le bien de notre Suisse romande.

PARTIE PRATIQUE

DES JOURNAUX ET DE L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

On nous a dotés, ces dernières années, d'excellents manuels pour l'enseignement du français. Mais tout manuel, si bien fait, si complet soit-il, n'est qu'un guide, un conseiller. Il en est une partie qui, avec le temps, s'use et, l'attrait de la nouveauté passé, finit par lasser. Je veux parler *des textes* qui servent de base aux exercices de vocabulaire, de grammaire ou de composition. Le grand mérite d'un manuel, me semble-t-il, doit être d'inciter les maîtres à de nouvelles recherches.

D'autre part, il nous manque encore un manuel important : *un recueil de dictées* pour le degré supérieur.

Tous les instituteurs savent le temps qu'on perd, lorsqu'on débute dans l'enseignement, à la recherche de textes pour les exercices d'orthographe. On feuillette le manuel de lecture, on choisit un texte au hasard, ou bien on reprend d'anciennes dictées d'examen, auxquelles on attribue je ne sais quelle vertu miraculeuse. Et d'année en année, on recommence.

Il en est de même pour l'enseignement de la composition. On se trouve toujours en présence de cette alternative : ou bien on analyse éternellement les mêmes « morceaux », ou bien, si l'on cherche à se renouveler, on en est souvent réduit à prendre des textes au hasard.

Mon propos est de montrer aux jeunes un moyen d'apporter un peu plus de vie, de nouveauté, d'actualité dans l'enseignement du français en général, *de l'orthographe, de la composition et de la récitation* plus spécialement.

Que je le dise tout de suite, je ne prétends nullement révéler une méthode nouvelle pour l'enseignement de l'orthographe et de la composition. Mon but est simplement d'indiquer à ceux qui débutent dans la carrière comment on peut trouver facilement *des textes.*

Il existe un moyen très simple, à portée de tous, d'éviter la routine, de se renouveler : ce sont *les journaux* qui nous l'offrent.

L'instituteur, sa classe terminée, donne un coup d'œil à son journal. Ce coup d'œil peut fort bien durer un quart d'heure, vingt minutes même, pour ceux

qui ont la faiblesse de lire le feuilleton. Il en est peut-être qui, cette lecture achevée, sont poursuivis par les paroles du père Sertillanges : « *Bâillonnez les journaux* ». Puisque on ne se peut résoudre à les bâillonner, tâchons au moins d'en tirer quelque chose pour la préparation de nos classes.

Souvent, en lisant son journal, on se dit : Voilà une jolie description qui pourrait faire l'objet d'une dictée intéressante ou servir à la préparation d'une composition. On met le journal de côté... et on l'oublie. Il est pourtant bien simple de prendre une paire de ciseaux et de découper sur-le-champ le fragment en question. On le colle ensuite dans un cahier, ou on attend d'en avoir un certain nombre pour les classer. Chacun peut alors en tirer le parti qui lui convient.

Pour mon compte, voici comment je procède. Je colle l'article dans un cahier. Une colonne de journal occupe une demi-page. Dans l'autre demi-page, j'écris la préparation. S'il s'agit d'une dictée, je la prépare généralement suivant la méthode excellente de MM. Vignier et Savary. (Voir *Recueil de dictées.*) Si mon texte doit servir à la préparation d'une composition, j'en inscris le plan, le vocabulaire, etc.

Je possède plusieurs cahiers de textes collectionnés de la manière que je viens d'indiquer. J'ai ainsi sous la main une riche collection de *morceaux choisis.* Une table des matières, dressée à la fin de chaque cahier, permet de trouver très rapidement le texte dont on a besoin. Chacun peut adopter le mode de classification qui lui convient. On peut avoir, par exemple, un cahier de textes pour les exercices d'orthographe, un cahier de morceaux à analyser dans les leçons de composition, un troisième cahier de fragments à mémoriser.

Beaucoup de textes, du reste, peuvent servir à plusieurs genres d'exercices.

Enfin, pour les partisans de l'*école active*, il y aurait peut-être un essai intéressant à tenter. Je ne l'ai pas encore fait, mais je me propose de le tenter cet hiver. Après avoir bien orienté les élèves, ne pourrait-on pas leur demander d'apporter un ou plusieurs textes choisis par eux-mêmes dans le journal qu'ils lisent à la maison ? (Il s'agit, bien entendu, d'élèves du degré supérieur.)

Peut-être quelques maîtres ont-ils déjà tenté cette expérience. Il serait intéressant d'en connaître les résultats.

Un dernier mot. Il est à peine nécessaire d'insister sur le soin à apporter dans le choix des morceaux, car chacun sait que, hélas ! toute la prose que nous servent nos journaux n'est pas digne d'être soumise à la méditation de nos élèves. Pourtant, ils contiennent quelques belles pages qui méritent d'être retenues.

Voici, à titre d'exemples, six « morceaux » puisés dans un de mes cahiers de textes. Les deux premiers peuvent servir comme dictées, les deux suivants comme modèles de composition et les deux derniers comme textes à mémoriser. Ces six morceaux sont tirés de quotidiens lausannois : *La Gazette de Lausanne, La Tribune, La Feuille d'Avis.*

PAUL BONARD.

I. Le dernier beau jour.

Il y eut encore un beau jour. Ce fut le dernier.

Cet après-midi-là, le vallon d'Orgevaux descendait vers un marais bleu

cendré. Des haies rouges rayaient le coteau, où les baies noires des troènes et le fruit rouge de l'églantier s'offraient aux oiseaux. Une fumée bleuâtre s'élevait d'un champ de pommes de terre pour se répandre, âcre, insinuante, sur tout un pan du paysage. — On eût dit que l'été s'était oublié là, avec sa douceur, son calme, sa plénitude heureuse. Le soleil, encore robuste, donnait à l'homme une envie précise de s'étendre sur le talus tiède, au bord du ruisseau mort, cette envie d'un ciel bleu contemplé, une dernière fois, à travers les ramures d'un vieux frêne. Cette envie si profonde qu'elle suit l'homme tout le long de l'hiver, puis tout le long de l'humide printemps.

Le soleil descendit trop tôt à l'horizon, tandis que le carillon des vaches lentes à rentrer emplissait ce grave infini de collines, de marais, de montagnes et de ciel déjà pâli.

Ce fut le dernier beau jour.

(*Gazette de Lausanne. Lettre du Milieu du Monde.* Pierre Deslandes.)

II. Soir de fenaison.

Le ciel est un peu rouge au-dessus de cette large et sombre cuvette que font les forêts et les collines. Et ces collines sont rondes et alignées comme les tas d'herbe sur le pré ras. On voit le mince sentier dessiné en vert au milieu du champ jaune. Il monte du ruisseau bordé de grands arbres vers ces hommes et cette femme qui ratissent sur la pente. Ils finissent de charger le char de foin. Avec leurs fourches, les trois hommes élèvent au-dessus de leur tête l'andain comme une grosse perruque. A genoux sur le haut du char, le jeune homme étale l'herbe, la tasse comme il faut. La jeune femme, dont le cou nu et fort sort du long tablier découpé en carré, ratisse avec le râteau de fer, aux dents recourbées, les herbes échappées aux fourches. Ils travaillent sans rien dire, dans le silence de ce grand jour de travail qui finit...

(*Gazette de Lausanne.* René Morax.)

III. Une foire.

Sous de gros chênes plusieurs fois centenaires, les cuisines en plein air fumaient avec des odeurs de mangeaille. Dans de profondes marmites posées sur de fortes pierres, la soupe grasse faite de volaille et de vache était cuite, et, sur des fourches de bois plantées en terre, des chapelets de poulets ou de pièces de viande en broche tournaient, mus à la main. A proximité de chaque cuisine, de longues tables de planches brutes, établies sur des piquets et abritées par des tentes, étaient déjà garnies d'affamés. Sur des chantiers improvisés avec des troncs d'arbre, des barriques étaient en perce, qui versaient le petit vin reginglet de la Double. Des filles coiffées de mouchoirs à carreaux, en bas bleus, au cotillon troussé court, portant de lourdes soupières fumantes, des plats de chairs bouillies ou rôties, s'empressaient, affairées, autour des tables, ne sachant à qui entendre avec ces dîneurs pressés qui heurtaient du poing ou du bâton sur les planches, ou tintaient du couteau sur les gobelets. Sous ces arbres géants, les cuisines aux brasiers énormes, aux ustensiles démesurés, la fumée des viandes rôties, les barriques où s'emplissaient les dames-jeannes, tout cela donnait l'idée de quelque festin gargantuesque.

Du vaste champ de foire voisin, ombragé par des châtaigniers aux puissantes ramures, montait une rumeur assourdissante d'arche de Noé : hennissements de chevaux, braiments d'ânes, bêlements de brebis, sourds mugissements de bêtes aumailles, cris aigus des cochons...

(*Gazette de Lausanne. L'ennemi de la mort.* Eugène Le Roy.)

IV. La cloche de neuf heures.

Tout à coup, du haut de Notre-Dame, elle secoue menuement son grelot monotone sur la ville. La journée est finie.

C'est l'heure où, au bon vieux temps, nos mères-grands couvraient le feu, ramenaient les cendres sous le coquemar pour avoir de l'eau tiède le lendemain. Les gens d'armes fermaient les portes Saint-Maire et de l'Ale. Peu après le guet passait : « Gens qui dormez, dormez en paix ; gens qui veillez, priez pour les trépassés. Il a sonné dix. »

Pâle, fatiguée, mélancolique, la ville se tait aujourd'hui comme autrefois. Sur l'asphalte humide les lampes traînent une raie jaunâtre et miroitante ; le vent aigrelet fait grelotter la flamme du bec de gaz. Peu à peu, la buée que l'automne suspend au-dessus des toits se dissipe, laissant apparaître les étoiles.

Le vendeur de journaux est abandonné. Un chien flaire les pavés.

Plus taciturne que jamais, l'agent de police, sous sa pèlerine, regarde le taxi et suit du regard sa lanterne rouge.

Enfin la lune se décide à refaire la promenade qui lui est familière : elle sort des arbres de Derrière-Bourg ; bientôt, « comme un point sur un i », elle saluera le clocher de Saint-François ; mais, hélas, ce sont les chats des chéneaux et des gouttières qui lui répondront.

Le tintement grêle d'une humble cloche, c'est tout ce qui nous reste du temps où les habitants de Lausanne, bonne ville du Pays de Vaud, portaient le nom de Lausannois.

(*Tribune de Lausanne.* C. A. E.)

V. La primevère, petite fille osée.

Quand vient le printemps ?

Jamais avec la première primevère. La primevère dorée de nos prés est une petite personne un peu folle, qu'il ne convient pas de prendre à la lettre. A Noël, si l'arrière-automne fut doux, elle s'installe au creux des ruisseaux de Lavaux ; à la mi-janvier, si le premier hiver a fait halte, elle s'ouvre au long des chemins et des talus du chemin de fer, tout le long du Jura. Elle est audacieuse comme une petite fille qui joue à la dame. Elle ne sait pas que la neige viendra dès le prochain matin faner ses cinq pétales d'or et la courber tout entière sous l'herbe grise, où ses sœurs, qui eurent la sagesse d'attendre, s'épanouiront quand auront passé les dernières giboulées.

La primevère dorée est une petite fille osée dont les airs ne comptent pas. Elle marque une trêve dans l'hiver, elle ne proclame pas le printemps.

(*Gazette de Lausanne. Lettres du Milieu du Monde.* Pierre Deslandes.)

VI. Automne, saison de la chasse.

C'est l'automne. Tout autour de la ville, au près et au loin, les vaches lentes broutent dans les prairies, et les routes et les chemins, entre les haies qui jaunissent, résonnent du bruit joli des clochettes. Des buées traînent aux taillis. Les ronces semblent des étoffes bigarrées. On sent la terre lourde et lasse, qui collera aux semelles. Les marais sont couverts de feuilles mortes. Et, les soirs, les petites feuilles des bouleaux tremblotent dans le vent qui passe, comme des rondelles d'or, cependant qu'aux foyers des fermes s'allument les premiers feux de brindilles. — En vérité, comment résister une heure de plus à ces choses, à ces appels grisants de la terre fraîche et des grands bois ?

Les chasseurs enfilent leurs grosses guêtres ; ils partent au premier matin, à grandes enjambées bruyantes, pour d'immenses randonnées d'où ils reviendront fourbus, calmés, heureux.

(*Feuille d'Avis de Lausanne.* Maurice Porta.)

UNE INITIATIVE INTÉRESSANTE

Préparation des Journées de Lausanne en 1924, *organisées par le secrétariat vaudois de la Protection de l'Enfance, sous les auspices de la Commission d'Education de l'Alliance de Sociétés féminines suisses et de Pro Juventute. — La préparation maternelle des fillettes, adolescentes et jeunes filles en âge scolaire et orientation des garçons vers la paternité. Essai pratique à tenter dans les classes pendant l'hiver* 1923-1924 *selon le plan de Mlle Dr Marguerite Evard.*

A. — Les moyens éducatifs possibles dans l'école sont :

I. Les monographies collectives et individuelles d'observation d'un bébé. (Voir plus bas *Cahier de mon filleul.*)

II. Les visites à domicile de bébés et petits enfants, aux établissements hospitaliers : orphelinats, crèches, pouponnières, hôpitaux d'enfants, asiles d'anormaux, épileptiques, etc., avec mère, institutrice, infirmière, médecin, etc., visites individuelles ou collectives.

III. Les travaux manuels des jeunes filles, objets de layettes, parure du berceau ou de la voiture de bébé, confection de bouillies, stérilisation du lait, mets ou pâtisseries légères, etc.

IV. La presse des enfants et adolescents. Articles aux *Lectures illustrées, Jeune ménagère, Ecolier romand, Lisette, Ma Poupée, Mademoiselle,* etc. Faire faire à une école entière son périodique (par dactylographie et imprimerie joujou), avec nombreux articles relatifs à l'instinct maternel et au sens paternel.

B. — Un certain nombre d'éducateurs tenteraient, avec des élèves des deux sexes, de faire faire une monographie sur ce thème : *Le cahier de mon filleul* (en quatre mois, à titre d'essai).

Chaque fillette (ou même deux ensemble) observerait pendant plusieurs mois *un seul bébé,* de 0 à 4 ou 5 ans, faisant une étude de son développement physique et psychologique. Observations et réflexions seraient consignées dans un cahier, avec photographies et sur le plan que voici :

A. — Les premiers bébés qui m'ont intéressée. Mention de l'âge de l'observatrice à ce moment-là, ses réflexions.

B. — Toto, mon filleul d'adoption. Description et détails sur la famille.

1. *Sa petite enfance* dans le passé (alimentation au sein jusqu'à ..., depuis ..., sommeil, dentition, marche, parole, ses jeux, goût, maladies éventuelles, etc.)

2. *Chambre et nursery.* Couchage, vêtements.

3. *Développement physique actuel :* alimentation, toilette, bains, sommeil et repos, poids, taille, marche et exercices physiques, promenades, maladies et accidents.

4. *Langage* actuel aisé ou non ; difficultés et défauts ; vocabulaire ; essai de quelques tests partiels de Mlle Descœudres dans le développement de l'enfant de 2 à 7 ans (p. 107 à 154).

5. *Développement sensoriel* actuel par petites expériences relatives à la vue (couleurs, visages, formes, etc.) ; l'ouïe (montre, timbre, sonnette, instruments de musique, voix des personnes, bruits familiers, cris d'animaux, etc.) ; le toucher (froid, chaud, lisse, rugueux, doux, etc.) ; le goût (salé, sucré, amer, etc.) ; l'odorat (parfums, mauvaises odeurs, etc.) ; à l'habileté manuelle.

6. *Développement intellectuel* actuel et progrès. Jeux favoris, jouets préférés, dessin, chants ; a-t-il de la mémoire, de l'imagination, de l'attention ? Fait-il les *tests de Binet* de 3, 9 mois, 1 an, 2, 3, 4, 5, 6 ou 7 ans ? (Annexe du livre de Mlle Descœudres, 1re édition, *Education des enfants anormaux.*) Conçoit-il les nombres 2, 3, 4, 5 ? les nombres sans langage ?

7. *Développement effectif* actuel en évolution ; caractère, habitudes, peur, timidité, jalousie, colère, égoïsme, sympathie, bon cœur, orgueil, vivacité ; anecdotes, description de faits, etc.

C. — Observations d'entr'aide à l'école.

1. Elèves avancés aidant retardés.

2. Camarades d'égale force s'entr'expliquant ; aide à des faibles, à des petits dans la cour, dans la rue, etc.

Le professeur voudra bien annoter chaque cahier de quelques notes relatives au jeune observateur ou à la jeune observatrice d'âge scolaire.

a) son âge. — *b*) son milieu (par métier du père). — *c*) sa situation en famille (nombreux enfants ou unique, choyé ou non, orphelin, etc.). — *d*) impression que le travail est sincère ou fait de chic.

Prière d'envoyer les travaux jusqu'au 1er mars à Mlle Dr M. Evard, 37, rue Daniel-Jean Richard, le Locle, et d'indiquer si l'on aurait des *Travaux manuels* pour l'exposition des Journées de Lausanne de 1924 (en avril).

LES PETITS DE SEPTIÈME

La deuxième semaine d'école.

Pas à pas nous avançons ; nous connaissons déjà les trois premiers nombres et les voyelles i, u, o, a. Les plus avancés trouvent que cela va bien lentement ! « Moi, je sais déjà tout ça », déclare Maurice d'un air important.

Il importe cependant de reprendre le calcul et la lecture tout au début ;

sans cela que deviendraient Henri, Bernard et surtout Aimé, Ernest, Silas et Jean-Jean ? Les deux premiers sont décidés à travailler ; ils crispent leurs doigts sur le crayon, ils froncent les sourcils et répètent à la maison le travail fait à l'école.

Aimé prend un air malheureux et tout ahuri dès qu'on lui demande de désigner une lettre. Il ne comprend pas encore que deux lattes en valent deux fois une et qu'il en faut une de plus pour faire trois. Il reprend son bon sourire de bébé édenté dès qu'il peut dessiner sur son ardoise tout à son aise. Dès que revient la leçon de lecture, il perd pied et il embrouille les lettres à plaisir. Puis à force d'exercices, il arrive à distinguer les petits signes mystérieux ; l'écriture est encore malhabile, mais il y a de légers progrès chaque jour.

Il a fallu trouver une ronde avec chant pour chaque voyelle, puisque ce moyen a si bien réussi pour « i » (N° 88, recueil Combe et Pilet).

La chanson du batelier nous aide à apprendre o. Nous formons de petits bateaux vivants de six garçons chacun, qui se balancent, avec un batelier qui rame au milieu. Les bateaux s'allongent pour former des o.

Pour l'étude de « u », c'est un cocher maniant son fouet et criant : hue ! L'âne cadet sera le héros de la 3e ronde. Sur un air facile, celui du N° 101 du recueil cité plus haut, nous chantons en maniant un fouet imaginaire :

Hue ! Cadet ! mon baudet.
Hue ! mon joli bourriquet !
Hue ! Cadet ! mon baudet.
Hue ! mon bourriquet !

Il nous faut une quatrième ronde pour « a ». Le chat Mistigris entre en scène, avec les souris qu'il guette et qu'il croque, puis les oiselets qu'il laisse en paix. L'air très connu des Saisons, dans les rondes d'Allemand, nous permet de chanter sans peine :

Ha ! ha ! ha ! voyez mon joli chat !
Du soir au matin il guette
Les souris dans leur cachette.
Ha ! ha ! ha ! voyez mon joli chat !

Presque tous mes garçons distinguent sans se tromper ces quatre premiers sons. Seuls, Jean-Jean, Ernest et Silas font toujours exception ; ils n'y voient goutte et continuent à gribouiller de plus belle. Le chant seul les intéresse, à condition de les laisser crier aussi fort et aussi faux que possible. Aucun des trois, pourtant, n'est vraiment anormal. Silas et Jean-Jean ont été élevés comme de petits animaux; on les a nourris et vêtus, et encore ! Avant de les instruire, il faut les civiliser et ce n'est pas facile, les mauvaises habitudes sont difficiles à déraciner. Jean-Jean arrive toujours en retard. Un jour, il apporte un billet de son père qui « m'interdit » de garder son petit pendant des heures après l'école, il en a besoin à la maison, tant pis s'il doit faire deux ou trois ans de septième. Un autre jour un deuxième billet m'interdit de frapper ce pauvre petit et de lui faire des « bosses » à la tête. Je questionne Jean-Jean ; il finit par avouer qu'il joue au lieu de rentrer à la maison et qu'il s'est fait des « bosses » en se battant avec ses camarades. Enfin, chose plus grave encore, il vide

les poches de ces derniers, au vestiaire, quand il arrive en retard. Pour tout cela, il est très adroit et déploie de vraies ruses d'apache.

Silas est plus rustre. Tout est si nouveau pour lui qu'il a de la peine à saisir autant de notions nouvelles à la fois. Lorsqu'il vient à l'école quelques jours de suite, ses progrès sont rapides et visibles ; sa mémoire surtout est excellente. Mais c'est un amateur d'école buissonnière ; il a pris dans sa petite enfance des habitudes vagabondes difficiles à abandonner. Je m'aperçois qu'il a mis le même tablier pendant quinze jours et qu'ensuite, on a retourné le dit tablier à l'envers pendant deux nouvelles semaines. Le visage, les mains, les jambes, les pieds nus sont à l'unisson du tablier. Le lavabo scolaire ne suffit pas à débarbouiller à fond le pauvre Silas ; je le renvoie à la maison pour faire sa toilette et changer de tablier. Je ne le vois plus revenir d'une semaine entière. Georges, envoyé à sa recherche, revient en disant : « Il a dit qu'il fallait que ce soit la maîtresse qui aille le chercher. » La première fois qu'il descend aux douches, l'infirmière scolaire remonte horrifiée et me dit : « Tout grouille dans le linge de cet enfant. Sa tête et son corps sont remplis de vermine. J'ai dû le changer complètement avec des vêtements de réserve. Je ne sais plus que faire avec cette famille. Chaque fois qu'un enfant entre à l'école, c'est la même saleté. La police a déjà fait désinfecter deux fois, c'est toujours à recommencer. »

Quand Silas rentre à l'école, après huit jours d'absence, je l'isole et je surveille ses cheveux et son linge, en faisant moi-même la toilette du visage et des mains. Cette fois, c'est la culotte qui lâche prise. Après trois jours de patience, il faut le renvoyer à la maison avant que le mal ne soit trop grand. Nouvelle absence d'une semaine. Mes collègues me préviennent qu'il est inutile de prendre cela au tragique : Silas ne fait que suivre l'exemple de ses aînés, et les parents sont habitués depuis longtemps aux cartes vertes, aux avis de M. le préfet, aux réprimandes de M. l'inspecteur. Ils sont trop pauvres pour payer des amendes, et le père ne peut être arrêté pour la même raison ; c'est un cercle vicieux dont on ne peut sortir. Silas est le cinquième de huit enfants dont les prénoms distingués donnent à réfléchir dans un pareil milieu. Ce sont : Sylvaine, Hedwige, Carmen, Pervenche, pour les filles; Oswald, Moïse, Silas et Raoul pour les garçons. Un jour Silas m'apporte un billet de sa maman, par lequel elle me prie de procurer des sandales ou des souliers au petit qui ne peut venir à l'école par la pluie, faute de chaussures. Ce billet éclaire bien des points : une jolie écriture fine et régulière, aucune faute de français ou d'orthographe, tout cela fait un singulier contraste avec la saleté des enfants affublés de prénoms étranges en même temps que de guenilles.... Un mot suffit à tout expliquer : la mère lit des romans et compte sur l'école pour laver, habiller, chausser et éduquer ses enfants à mesure qu'elle peut les lui envoyer. Malgré cela, lorsque M. le docteur procède à la visite médicale de la classe pour établir les fiches sanitaires, il admire la belle santé de Silas qui a passé aux douches la veille et dont le petit corps bronzé et trapu ne paraît pas souffrir de la négligence maternelle. Il n'a rien à envier, comme robustesse, à Maurice, qui paraît avoir dix ans, tellement il est grand et fort. Puis, malgré son amour de l'école buissonnière, il parvient à suivre les leçons mieux qu'Ernest qui est toujours

entêté et décidé à ne rien apprendre. Si, par hasard, il lui arrive de faire une lettre passable, il la rature ou l'efface en mouillant son doigt et gribouille ensuite aussi mal qu'il peut. M. l'inspecteur le gronde sans l'émouvoir beaucoup ; il obtient pour toute réponse : « Moi, je chais pas, ma maman, » etc.

Jean-Jean n'est guère plus avancé. Grâce à ses continuelles arrivées tardives, et à sa distraction, il perd la moitié des leçons. Il est inutile d'attendre ces deux arriérés qui ne veulent rien entendre.

C. BAUDAT-PINGOUD.

LES LIVRES

POUR LA SEMAINE LITTÉRAIRE

Nos abonnés étant — à quelques exceptions près — les mêmes que ceux du *Bulletin corporatif* de la S. P. R., il nous paraît inutile de répéter ici ce que notre ami Rochat dit excellemment dans le *Bulletin* de samedi dernier (p. 350), des nouvelles conditions spéciales et très avantageuses que la *Semaine littéraire* fait au corps enseignant.

Bornons-nous à recommander comme elle le mérite la belle et courageuse revue de M. Debarge. *(Réd.)*

LÉON BÉRARD. **Pour la réforme classique de l'enseignement secondaire.** Paris, Colin, 1923. 334 p. in-16, 8 fr.

Le ministre de l'Instruction publique de la République française publie le discours qu'il a prononcé devant le Conseil supérieur et à la Chambre des députés pour expliquer et défendre son fameux décret du 3 mai. Il ne nous a pas convaincu du tout que les traits caractéristiques de sa réforme : latin et grec obligatoires l'un pendant quatre, l'autre pendant deux ans, séparation de l'enseignement classique et de l'enseignement moderne pendant les deux dernières années seulement (donc apprentissage en deux ans de la seconde langue moderne) portent les fruits qu'il en attend. Comme bien des professeurs de langues anciennes, nous y voyons plutôt l'avilissement inéluctable du latin et le sabotage fatal du grec. Mais nous avons pris un très vif plaisir à lire M. Bérard et les interruptions de ses interlocuteurs, et il y a dans le décret de très intéressantes dispositions, notamment sur le raccordement des enseignements primaire et secondaire. P. B.

Dr JAQUEROD. **Pour éviter la tuberculose.** Petite Bibliothèque de Médecine et d'Hygiène, relié toile, 2 fr. 50. Librairie Payot et Cie, Lausanne.

Comment se fait-il que la tuberculose qui est une *maladie évitable*, même *facilement évitable*, soit aussi répandue et produise autant de ravages ? Cela provient de ce que, par *ignorance* et par *insouciance*, on néglige de prendre des précautions qui sont relativement simples. Or, l'excellent petit livre du Dr Jaquerod énumère d'une manière claire et pratique toutes les mesures que les autorités et les particuliers devraient observer pour préserver les individus de la contagion tuberculeuse. Sous l'apparente simplicité des conseils, on devine à la lecture de cet ouvrage l'expérience consommée d'un spécialiste que sa longue pratique a familiarisé avec tous les problèmes que soulève cette grave question de la lutte contre la tuberculose.

C.-A. WILKENS. **Jenny Lind**, cantatrice, 1820-1887. Un vol. in-12 de 240 p., 3 fr. 50. Genève, J.-H. Jeheber, éditeur.

La grâce, la beauté et le génie mis au service du bien, telle fut la caractéristique de la vie de Jenny Lind.

Ce qu'on nous raconte, c'est la vie d'une femme qui fut du monde, qui joua et chanta au théâtre, choisissant, il est vrai, ses rôles, avant de se vouer à la musique religieuse, qui se maria, eut des enfants, qui connut non seulement la célébrité, mais la gloire la plus radieuse. Personne ne lira sans émotion le chapitre sur les millions récoltés par la cantatrice en faveur des pauvres.

Dr JEAN HOPPELER. **D'où viennent les petits enfants. Comment Anne devint mère.** Delachaux 1923. 2 brochures de 56 p. in-16 à 1 fr.

Le conseiller national évangélique de Zurich est très bien intentionné et il n'y a pas grand'chose à reprendre à ces petits livres destinés l'un aux enfants de 8 à 12 ans, l'autre aux fillettes de plus de 12 ans. Il se peut même que certains lecteurs soient enchantés de pouvoir, grâce à ces récits, se dispenser d'une conversation délicate. Mais ce ne sera qu'un pis-aller bien imparfait. M. Hoppeler est de cet avis du reste. P. B.

ALBERT ROULIER. **Pour les fêtes d'enfants.** Payot et Cie.

Ce charmant petit volume, qui nous apporte une douzaine de délicieuses pièces enfantines, fera un très grand plaisir à nos collègues qui organisent une soirée avec leurs élèves. Le livre de notre ami Roulier, qui est un vrai poète, leur épargnera des recherches toujours longues et souvent décevantes. Le succès de *Pour les fêtes d'enfants* est assuré non seulement dans le canton de Vaud, mais dans toute la Suisse romande. Et puisse ce succès encourager notre collègue à nous donner bientôt un nouveau volume de la même lignée !

Ls V.

Almanach pour tous, 1924. 100 pages (200 colonnes de 55 lignes), avec huit belles illustrations hors texte. 75 centimes. Genève, J.-H. Jeheber, éditeur, 20, rue du Marché.

Rien n'est vulgaire dans ce recueil. Articles nombreux, intéressants, bien choisis. Belles illustrations.

SECOURS AUX SUISSES

De partout en Allemagne le même cri de détresse nous parvient. Un très grand nomrbe de nos compatriotes n'ont plus les ressources nécessaires pour acheter même une nourriture suffisante. Ministre, consuls dirigeants des sociétés suisses de bienfaisance, tous supplient le pays de secourir leurs malheureux compatriotes.

Le « Secours aux Suisses » et ses organisations affiliées (Société suisse d'Utilité publique, Union Centrale Suisse pour le bien des aveugles, Nouvelle Société Helvétique, Caritas et Pro Juventute) collectent pour les Suisses d'Allemagne des *vêtements*, de la *lingerie*, des *chaussures* et des *vivres*.

Les dons peuvent être envoyés, *en gare et en port dû*, à Pro Juventute, section de l'âge scolaire, Untere Zäune 11, Zurich 1.

On est prié de verser les dons en argent au compte de chèques postaux du « Secours aux Suisses », Bâle V. 4900.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux, Berne

VIENT DE PARAITRE :

Méthodologie d'arithmétique

PAR

L. GROSGURIN

maître au Collège de Genève.

Un volume in-8° cartonné . . . . . **Fr. 9.—**

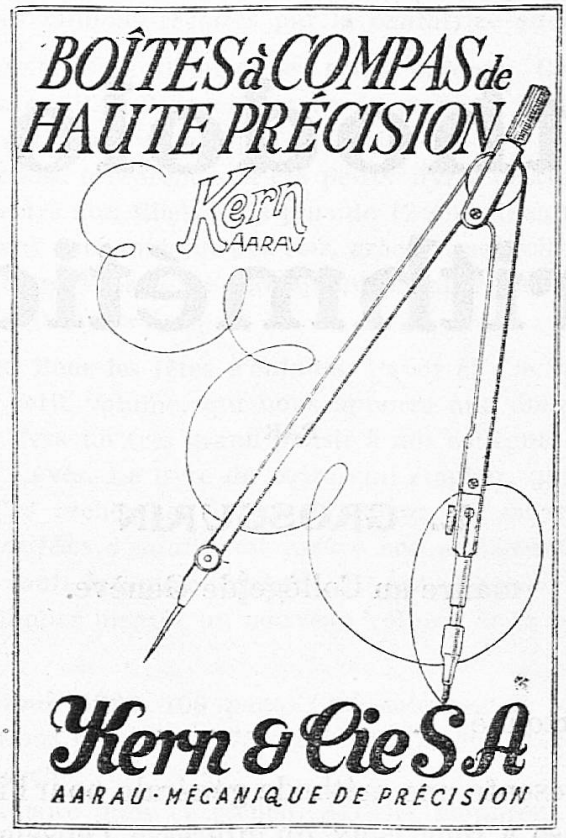
Cet ouvrage présente une méthode générale pour l'initiation à l'arithmétique. Il s'adresse à tous ceux qu'intéresse l'enseignement éducatif, et particulièrement à ceux qui se préparent à la carrière pédagogique.

L'enseignement de l'arithmétique présente dans ses méthodes des différences très profondes. Il exige ce sens de la mesure qui se traduit par la *qualité* de l'effort éducatif et non par la *masse* des choses enseignées ; et cette ferme conviction qu'un libre développement des facultés satisfait par surcroît toutes les exigences utilitaires.

La méthodologie s'attache à développer graduellement les opérations, à en préciser *le sens* au cours de leurs aspects successifs. Ses exercices sont basés sur un choix de formes simples essentielles attentivement graduées. Elle cherche encore à faciliter le rôle direct du maître que les recueils de problèmes ont vite fait de supplanter dès qu'ils s'installent au centre même de la leçon. C'est au maître et non à ces recueils qu'il incombe de faire découvrir par les faits les notions du calcul, d'en varier les sources, de séduire l'imagination de l'enfant par son sens de l'invention concrète, d'opposer au calcul passif le calcul pensé, aux préceptes mécaniques les réactions constantes de l'esprit.

Quel instituteur

accepterait **jeune fille** 17 ans (déjà au courant), comme aide-ménage, et à qui il donnerait en échange des leçons.
S'adressez à **E. Pilloud,** ancien instituteur, à **Suscévaz** 85

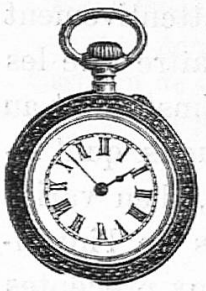


Avec le change français

vous aurez de gros avantages, en écrivant à la : : : : :

Maison BOTTIER, fabr. à ELBEUF

Draperies au détail. **Pardessus** et **Complets** mode **sur mesure** depuis **96 fr.** à **250 fr.** en drap d'Elbeuf pure laine
qui envoie gratis superbe album avec méthode de mesures.



HORLOGERIE DE PRÉCISION

Montres de Genève, Longines, La Vallée.

BIJOUTERIE FINE **ORFÈVRERIE**

Réparations soignées. Régulateurs, réveils **Prix modérés**

ALLIANCES EN TOUS GENRES, GRAVURE GRATUITE

E. MEYLAN-REGAMEY

11, Rue Neuve, 11 **LAUSANNE** **Téléphone 38.06**

Agent dépositaire de VACHERON & CONSTANTIN, de Genève.
% d'escompte aux membres du Corps enseignant.

Imprimeries Réunies S. A. Lausanne. — Librairie PAYOT & Cie, éditeurs responsables.

LIXme ANNÉE — No 23. LAUSANNE, 15 décembre 1923.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

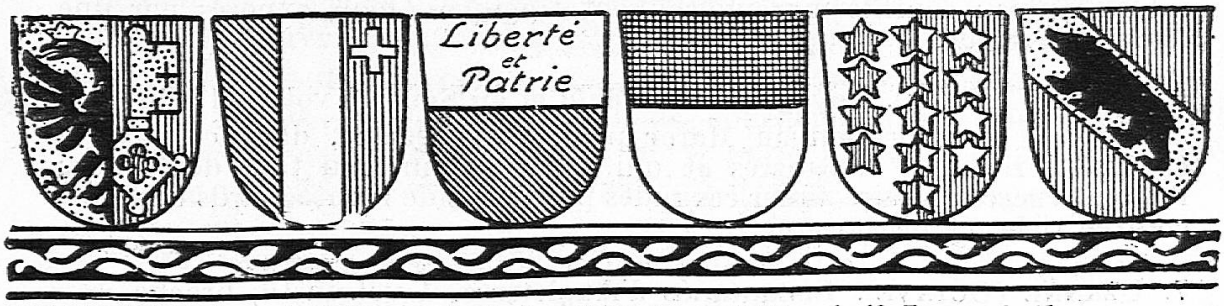
PIERRE BOVET
Taconnerie, 5
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
W ROSIER, Genève.
H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
M. MARCHAND, Porrentruy.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE | GENÈVE
1, Rue de Bourg | Place du Molard, 2



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8, Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10 Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cts. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S.A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Lausanne, Genève, Vevey, Montreux, Berne

PRIMES DE L'ÉDUCATEUR

Au moment des étrennes, l'*Educateur* offre à ses abonnés les livres indiqués ci-dessous : le magnifique ouvrage qu'est *Le Jura suisse*, *Les étrennes merveilleuses* et une série de 12 volumes, les numéros 3 à 14, dont le prix de vente en librairie varie de 3 à 7 fr. 50, **offerts à 1 fr. 50**

1. Harpe (Eugène de la). **Le Jura suisse**, partie romande. Un superbe volume in-4°, orné de nombreuses illustrations, valeur, 40 fr., broché, offert à **15** fr.

Une promenade bien comprise, une course dans les Alpes ou le Jura constituent pour beaucoup l'heure de délassement si nécessaire. Mais qui donc peut réaliser ses rêves dans ce domaine ? La lecture du beau volume qu'est *Le Jura suisse* nous met précisément en communion d'esprit avec la grande nature : c'est un hommage rendu au Jura. Cœurs suisses, jurassiens, au pays ou exilés, amateurs de pittoresque et d'histoire, voici une bonne occasion de faire revivre beaucoup de souvenirs, de retremper votre esprit, de connaître une de ces oasis auxquelles vous aspirez.

2. **Les étrennes merveilleuses.** 1 vol. in-16, relié, valeur 5 fr., offert à **2** fr.

C'est un élégant volume de 352 pages. Il contient 28 héliogravures et gravures en couleurs et des pages des écrivains et des artistes les plus renommés. C'est une merveille de typographie moderne, un collier de perles dans un écrin artistique.

3. Gohier (Urbain). **Pour être sages.** 1 vol. in-16, broché.

L'auteur dévoile les dessous de la vie et expose les questions morales et sociales discutées de nos jours, comme l'indiquent les titres de chapitres suivants : la famille, les célibataires, la vraie force, savoir se débrouiller, etc.

4. Pourrat (Henri). **Les montagnards.** 1 vol. in-8°, broché.

Poème et roman tout ensemble, *Les montagnards* disent l'histoire des paysans auvergnats, du paysan de France dans la grande guerre : la vie des vieux, des femmes et des enfants aux métairies de la montagne, sous les nuages, celle, aussi, des hommes en campagne, dans la boue de Verdun.

5. Pradez (Eugénie). **Hors la loi.** 1 vol. in-16, broché.

Ces sept nouvelles, très différentes les unes des autres, sont toutes intéressantes : conflits moraux souvent tragiques, mais exposés par une femme de cœur.

6. Thomas (Louis). **Voyage au Goundafa et au Sous.** 1 vol. in-16, broché.

Voyage d'exploration au Maroc pendant la guerre, dans ce pays si captivant, riche en contrastes et qui attire aujourd'hui tant de jeunes ; l'auteur cherche à faire aimer ces rudes peuplades de montagnards du Sous, contrée riche et pittoresque.

7. Uzanne (Octave). **Instantanés d'Angleterre.** 1 vol. in-16, broché.

Ce livre contient une foule de renseignements et d'impressions sur la vie anglaise au point de vue artistique, mondain et sportif. Il intéressera quiconque a goûté de la vie anglaise ou désire simplement la connaître.

(Suite des primes, page 3 de la couverture.)